

# LE COURRIER DES ETATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. III.

NEW-YORK, MERCREDI, 24 NOVEMBRE 1830.

NO. 78

## FRANCE.

### CHAMBRE DES PAIRS.

Séance du 18 septembre.

A deux heures et demie, la séance est ouverte. L'ordre du jour appelle la discussion sur les articles du projet de loi présenté par M. Simon pour l'application du jury aux délits de la presse et aux délits politiques.

M. le président donne lecture de l'article 1er. M. de Montalembert vote pour cet article, qui deviendra le palladium de nos libertés.

L'article premier est mis aux voix et adopté. On passe à l'article second, qui est adopté.

M. le comte Dubouché demande la parole sur l'article 3, qu'il regarde comme inconstitutionnel; il rappelle que la loi de 1822 n'a été rendue qu'à la suite de l'abolition de la censure, et les art. 15 et 16 ne l'ont été que pour empêcher les journalistes de scinder les séances à leur manière. Depuis cette époque, aucun abus de ce genre n'a été renouvelé; en conséquence, le noble pair demande la suppression de l'art. 3.

M. le comte Simon s'oppose à cette suppression. M. le duc de Cazes appuie l'opinion du préopinant. Cet article, ainsi que le 4e et le 5e, sont adoptés.

M. le président donne lecture de l'art. 6. M. de Barante, à la tribune, propose l'abolition de l'article 12 de la loi du 25 mai 1822, qui contient un système préventif qui doit disparaître de nos lois.

Cette proposition est rejetée. L'article 6 est ensuite adopté.

M. le président donne lecture de l'article 7. M. Dubouché demande que le refus par l'autorité de prêter main-forte, lorsqu'elle est légalement requise, soit réputé délit politique.

M. Simon s'oppose à cette proposition et propose d'ajouter au deuxième paragraphe du 7e article, ces mots: «Sont réputés délits politiques, tous autres délits qui pourraient préjudicier à la chose publique.»

M. le président: Je ferai observer que cette rédaction est bien vague et bien conditionnelle.

M. Simon: C'est à l'instant même que je viens de rédiger cet amendement; si la chambre pense qu'il renferme quelque chose de vague, je le retire.

L'article 7 est adopté. On passe à l'article 8. M. le président en donne lecture, en même temps que de l'amendement de M. le baron Séguier.

Cet amendement est mis aux voix et rejeté. L'article 8 est ensuite adopté.

M. le président, avant de procéder au scrutin sur l'ensemble de la loi, donne connaissance de la composition des bureaux. On remarque que M. le duc d'Orléans est président du 4e bureau.

M. le président annonce que rien ne s'opposant à l'admission de M. le comte de Sainte-Suzanne, comme membre de la chambre, il sera admis à la première séance.

M. de Montebello fait l'appel nominal.

|                        |    |
|------------------------|----|
| Nombre des votans..... | 96 |
| Oui.....               | 90 |
| Non.....               | 3  |
| Billets blancs.....    | 3  |

La loi est adoptée. La séance est levée à 4 heures.

Séance du 23 septembre.

La séance est ouverte à une heure et demie. Après l'adoption du procès-verbal, M. le président annonce à la chambre que MM. de Kergorlay et de Civray refusent de prêter serment.

M. de Saint-Simon, que des fonctions diplomatiques retiennent à Copenhague, envoie son serment écrit.

MM. de Vaublanc et le maréchal Moncey demandent un congé pour cause de maladie.

Le duc de Grammont et le comte de Breteuil prêtent serment. M. de Sainte-Suzanne est introduit par MM. Simon et Klein.

M. de Richelieu, petit-fils du général de Jumilhac, demande à lui succéder à la pairie. La commission chargée d'examiner ses titres se compose de MM. de Caraman, Demou et Chabrol.

M. Barthélemy demande à succéder à son oncle. La commission nommée pour examiner ses titres se compose de MM. d'Alberg, de Marbois et de Campan.

Le ministre de l'instruction publique communique à la chambre le projet de loi sur le contingent annuel de l'armée et 14 projets de loi relatifs à des intérêts de localité déjà adoptés par la chambre des députés.

M. d'Orvilliers, rapporteur de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement, est introduit avec les cinq membres de cette commission et fait un rapport sur la situation actuelle de l'amortissement.

Ce rapport, qui est déposé avec les pièces à l'appui, sera renvoyé à la commission du budget.

M. de Montbazou prête serment. M. de Mun propose l'admission de M. de Richelieu. La chambre adopte, et MM. de Castres et Durfort sont chargés d'introduire le nouveau pair.

M. de Babé-Marbois, rapporteur de la commission chargée d'examiner les titres de M. Barthélemy propose son admission.

M. Dejean: M. Barthélemy a été nommé pair par Charles X; en conséquence, sa nomination est nulle.

M. de Barante: La nouvelle Charte est positive, elle parle de créations et de nominations; mais il n'est nullement question des transmissions.

L'admission est adoptée. La séance est levée.

### CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

PRÉSIDENCE DE M. LAFFITTE.

Séance du 17 septembre.

A une heure un quart la séance est ouverte. Le procès-verbal est lu et adopté.

M. le président: M. le comte de Mirandol adresse la lettre suivante à la chambre:

«Monsieur le président, Quoique je partage entièrement l'opinion et les sentimens de mes honorables amis qui ont cru devoir donner leur démission (Murmure), je cède néanmoins (Murmure) aux motifs exprimés par plusieurs autres et par un honorable duc dans la séance de la chambre des pairs du 23 à qui dernier.» (Suit le serment.)

Cette lecture est suivie d'une longue agitation. On entend plusieurs voix dire: C'est un serment de jésuite, c'est une restriction mentale.

Après une discussion assez vive, la chambre décide, à une immense majorité, que le serment n'est pas admissible.

M. de Noailles: Qu'en résultera-t-il pour M. de Mirandol?

M. le président: La loi lui sera appliquée. Je ne puis, Messieurs, engager des conversations particulières avec les députés; mais je crois devoir me borner à répondre que la chambre a voté une loi qui porte un délai pour prêter serment.

La question est de savoir si M. Mirandol prêterait un nouveau serment. S'il prête un serment valable dans les délais de la loi, il sera député; s'il se met hors la loi, il ne sera pas député.

M. le président donne lecture d'une autre lettre.

«M. le président, Je ne reconnais à aucun pouvoir, dans notre ordre constitutionnel, le droit d'annuler par une condition nouvelle l'élection d'un député déjà admis par la chambre. Je ne prêterai pas le serment réclamé, et je ne donnerai pas ma démission. (Plusieurs voix: On vous la donnera.) Daignez faire connaître ma lettre à la chambre, et je vous prie, etc.»

«DE FOUMONT.»

M. Clausel, général en chef de l'armée d'Alger, écrit à la chambre qu'il ne peut actuellement partager ses travaux.

M. Bazeux donne lecture de la proposition suivante:

Art. 1er. Le cautionnement exigé par l'article 2 de la loi du 18 juillet 1825, pour les journaux et écrits périodiques, est réduit au quart, appartenant à chaque gérant du journal.

2. Le droit de timbre des journaux sera perçu seulement d'après l'article 70 de la loi du 28 avril 1816. Les lois postérieures qui l'ont augmenté sont abrogées.

3. L'article 8 de la loi du 15 mars 1827, qui a élevé à 5 centimes le port de la poste de chaque feuille est également abrogé. Le port sera payé comme avant cette loi.

Cette proposition, prise en considération par les bureaux, sera développée jeudi prochain par son auteur.

M. de Martignac a la parole au nom de la commission chargée de l'examen de quatorze projets de loi tendant à autoriser des départemens à emprunter et à s'imposer extraordinairement pour les travaux de leurs routes départementales et pour concourir aux dépenses de deux routes royales.

L'orateur propose l'ajournement d'un de ces projets et l'adoption des treize autres.

M. de Podenas fait un rapport sur l'élection de M. Dudon, élu député par le collège de département de la Loire-Inférieure.

Le bureau dont il est l'organe n'a pas pensé que la possession annuelle des propriétés sur lesquelles reposent les contributions de M. Dudon soit suffisamment justifiée; il a écrit à M. Dudon, qui n'a pas répondu.

Le bureau propose l'ajournement.

La chambre adopte l'ajournement.

M. Persil, au nom de la commission chargée d'examiner 14 projets de loi relatifs à des rectifications de limites, dans plusieurs départemens ou arrondissemens, conclut à l'adoption de ces projets.

Ces 14 projets, ainsi que ceux sur lesquels M. de Martignac vient de faire un rapport, seront discutés lundi prochain.

La suite de l'ordre du jour est la discussion des sept projets de loi ayant pour objet d'autoriser des départemens et des villes à former des emprunts ou à s'imposer extraordinairement.

Ces sept projets ont rapport aux départemens de la Haute-Saône, de la Corse, des Côtes-du-Nord, d'Indre-et-Loire, et aux villes de Nancy et de Lyon.

Le septième projet, relatif à la ville de Lyon, a seul donné lieu à une discussion. Il est ainsi conçu:

«La ville de Lyon est autorisée à emprunter, à un intérêt qui ne pourra pas excéder 5 pour cent, une somme de 85 mille francs, remboursable en quatre années à compter de 1839, pour servir à acquitter une portion des dépenses extraordinaires à la charge de cette ville, pendant 1830.»

La chambre entend sur ce projet MM. Jars, Lepelletier d'Aunay, de Tracy, Guizot et de Berigny.

Les sept projets de loi sont provisoirement adoptés par assis et levé. Voici le résultat du scrutin sur ces projets de loi:

|                        |     |
|------------------------|-----|
| Nombre des votans..... | 204 |
| Boules blanches.....   | 198 |
| Boules noires.....     | 6   |

La chambre adopte. La séance est levée.

Séance du 18 septembre.

A une heure la séance est ouverte. La chambre s'occupe de quelques pétitions sans intérêt.

M. le ministre de l'intérieur a la parole pour une communication du gouvernement. L'état des subsistances, dit-il, peut appeler à beaucoup de titres la sollicitude du gouvernement. Tantôt des récoltes abondantes ont surchargé la France, tantôt des récoltes mauvaises ont appelé la protection du gouvernement. Dans un pareil état de choses, la difficulté de la législation sur cet objet se fait sentir, et comme cette législation ne saurait être faite avec trop de réserve, on concevra sans peine que le gouvernement propose une mesure transitoire pour remédier à l'inconvénient présent ou tout au moins imminent.

M. le ministre donne lecture du projet suivant:

Art. 1er. Sur la frontière de terre comme sur celle de mer, le maximum du droit variable à l'importation des grains sera de 3 fr. l'hectolitre, et le minimum de 25 c. Ces droits et les degrés intermédiaires de 2 fr. et de 1 fr. continueront d'être appliqués suivant le prix légal des grains, conformément aux lois des 16 juillet 1819 et 4 juillet 1825.

Ce droit sera augmenté d'un franc pour les grains qui arriveront par mer sous pavillon étranger.

Il sera perçu sans autre surtaxe et sans distinction de provenances.

2. Le prix légal, relatif aux grains pour la première classe (frontière du midi depuis le département du Var jusqu'à celui des Pyrénées Orientales inclusivement) sera formé du prix moyen des marchés des marchés de Marseille, Toulouse, Gray et Lyon.

3. Quand, par l'effet du prix légal, l'importation devra cesser dans un

port de mer, les cargaisons qui, fortuitement, n'auraient pu parvenir à temps, mais dont l'expédition faite de bonne foi, sera régulièrement prouvée par la présentation des connaissements, seront admises, et néanmoins payeront le droit d'importation le plus élevé.

4. Les dispositions ci-dessus n'auront d'effet que jusqu'au 30 juin 1831.

M. le baron Louis, ministre des finances, a la parole pour une communication ministérielle. Le commerce, dit-il, éprouve encore des souffrances passagères. Dans toute autre situation nous aurions refusé de prêter les fonds du gouvernement; mais des circonstances extraordinaires exigent un prompt remède: c'est dans ce but que nous avons l'honneur de vous proposer le projet de loi suivant:

Art. 1. Le ministre des finances est autorisé à garantir au nom de l'Etat, le remboursement des prêts ou avances qui pourraient être faites au commerce et à l'industrie, jusqu'à concurrence de 60 millions.

2. Ces prêts ou avances seront faits de manière que l'Etat ne puisse jamais, dans aucun cas, être engagé au-delà des pertes qui résulteraient de l'avance des 60 millions.

3. Dans les villes où des secours seront nécessaires, il sera formé des commissions sous la direction des préfets, composées de commerçans notables, et chargées de s'organiser en commissions de prêts.

4. Aucun prêt ou avance ne peut être faite que sur des immeubles, des marchandises ou autres valeurs, représentant au moins le montant des sommes prêtées ou avancées.

5. Le paiement des pertes qui pourraient être le résultat de cette garantie ne sera exigible qu'à l'expiration du terme des deux années. Ce paiement sera réalisé au moyen d'un crédit qui sera demandé aux chambres.

M. le ministre des finances présente ensuite l'exposé des motifs d'une autre loi ayant pour but de sanctionner les affaires faites par l'ancien ministère pour la guerre d'Afrique, et de demander un nouveau crédit pour continuer ce qui a été commencé.

Art. 1. Il est accordé sur les fonds du budget de 1830, au-delà des crédits fixés pour les dépenses ordinaires de cet exercice par la loi du 2 août 1829, des supplémens montant à 67,490,100 fr., avec affectation aux dépenses extraordinaires autorisées en 1830, dans les formes prescrites par l'art. 152 de la loi du 25 mars 1817.

Cette somme demeure répartie entre les différens départemens ministériels conformément au tableau annexé.

Art. 2. Il sera rendu à la session de 1831 un compte spécial des dépenses extraordinaires qui auront été définitivement autorisées sur les crédits ouverts par la présente loi.

M. Madier de Montjau, rapporteur, a la parole.

Le sieur Fromont, à St. Aubin, près Bapaume (Pas-de-Calais) demande le rapport de la loi du 8 mai 1816 qui a interdit le divorce. Des motifs très puissans lui font désirer de divorcer d'avec sa femme. Après un examen approfondi de la matière, M. le rapporteur considérant la pétition sous le point de vue d'intérêt général, propose le renvoi à M. le garde des sceaux et le dépôt au bureau des renseignements.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. Eusèbe Salverte, Demarçay et de Noailles, le renvoi est adopté.

Le sieur Lebanc, ex-officier des chasseurs à cheval, dégradé publiquement, sur la place Vendôme, de la croix de la Légion d'Honneur, par suite d'une condamnation pour un fait politique, demande que sa réhabilitation soit publique. La chambre, par un donner au prévenu une preuve de l'intérêt que lui inspirent ses malheurs, ordonne le renvoi de la pétition au ministre de l'intérieur.

M. le président: La loi relative à la prestation du serment, promulguée le 1er de ce mois, porte un délai de 15 jours pendant lequel les députés devront prêter serment sous la peine d'être réputés démissionnaires. MM. les députés compris dans cette catégorie sont MM. Dilezon, Damau, Duplessis, Frotier de Bagneux, Dudon, de Rochegude, Desvoisins, Dubourg, de Gélis, de Huscours, de Roquette, de Meffray, Vivian Saint-André.

La séance est levée.

Lundi séance publique. Discussion de projets d'intérêt local. Rapport de la commission des pétitions.

Séance du 20 septembre.

M. le général de Lascours, envoyé en mission au Mans, adresse à la chambre son serment.

L'ordre du jour est la discussion de treize projets de loi tendant à autoriser des impositions extraordinaires dans plusieurs départemens pour les travaux des routes départementales et pour la participation de deux départemens dans la dépense relative à des routes royales.

Les départemens auxquels les autorisations ci-dessus sont données par ces projets, sont ceux de la Loire-Inférieure, de Lot-et-Garonne, du Haut-Rhin, de Loir-et-Cher, des Deux-Sèvres, de Seine-et-Oise, de l'Eure, de la Corrèze, des Bouches-du-Rhône, de l'Ain, de l'Aveyron, du Gers et de la Dordogne.

Les départemens de Lot-et-Garonne et de la Corrèze sont ceux qui sont autorisés à participer à la dépense relative à des routes royales. L'autorisation accordée aux 11 autres départemens est uniquement donnée pour réparations à faire à des routes départementales.

Ces 13 projets sont adoptés sans discussion par assis et levé.

On procède sur l'ensemble de ces projets à un seul scrutin secret. En voici le résultat:

|                        |     |
|------------------------|-----|
| Nombre des votans..... | 195 |
| Boules blanches.....   | 184 |
| Boules noires.....     | 11  |

La chambre adopte.

M. le président donne connaissance d'un message de la chambre des pairs.

La chambre des pairs a adopté dans sa séance du 19 un projet de loi relatif à l'application du jury aux délits de la presse et aux délits politiques. Elle a arrêté qu'il en serait donné connaissance à la chambre des députés. J'ai en conséquence l'honneur de vous en donner communication.

Agréez, &c. Signé baron PASQUIER.

(Nous Payons fait connaître dans l'un de nos numéros.)

Ce projet sera imprimé et distribué. Il est envoyé à l'examen préparatoire des bureaux.

La suite de l'ordre du jour est la discussion de quatorze projets de loi tendant à rectifier les limites de plusieurs départemens ou arrondissemens.

Ces divers projets sont relatifs à des changemens de circonscription dans des communes.



Ces divers projets de loi sont mis aux voix et adoptés par assis et levé. On procède à l'appel nominal; en voici le résultat :

|                      |     |
|----------------------|-----|
| Nombre de votans...  | 209 |
| Boules blanches..... | 201 |
| Boules noires.....   | 8   |

La chambre s'ajourne.  
M. de Montigny a la parole au nom de la commission des pétitions. Elles ne présentent aucun intérêt.  
La séance est levée.

PARIS, 18 octobre.

M. de Bourmont. — Le Cabinet Espagnol.

Il est des destinées qui s'accomplissent avec une inflexibilité consolante pour les amis de la patrie. Voyez le duc de Raguse livrant Paris en 1814 à l'étranger; seize ans plus tard, une invisible main le conduit à mitrailler cette même capitale qu'il avait trahie. Le voilà maintenant fugitif sur la terre étrangère, en horreur à tout ce qui porte une âme élevée; une autre célébrité subira-t-elle son destin aussi? on annonce que M. de Bourmont passe au service de l'Espagne, et qu'il sera chargé de commander le cordon de troupes que le cabinet espagnol envoie sur ses frontières. Ainsi, l'homme qui abandonna la chouannerie pour l'empire, qui la veille de Waterloo passa à l'ennemi, finirait sa carrière au service d'une puissance avec laquelle demain peut-être nous aurons la guerre; il tirerait encore une fois l'épée contre la France; c'est dans l'ordre; on ne change pas sa vie. Voilà pourtant à qui Charles X avait confié le dépôt de son armée d'Afrique!

— Il a été décidé entre les ministres que leur traitement annuel ne sera porté au prochain budget que pour 80,000 fr.

— On peut citer le fait suivant comme une preuve frappante de la sagesse de la population, de son esprit de justice et de son respect pour la liberté de tout individu, quel qu'il soit : La réponse de l'ex-président du conseil des ministres de Charles X au d'été de Toulouse, Berrié, tapissé depuis hier les murs de la capitale. Ce placard n'a point été lacéré. On s'est borné à en arracher sur tous les exemplaires que nous avons eu occasion de voir les mots : du prince, ne laissant subsister que ceux-ci : réponse de Polignac.

(Courrier Français.)

— On dit que les personnes préposées par le gouvernement à la surveillance du palais du Luxembourg, pendant le procès des ex-ministres, sont autorisées à faire savoir que le gouvernement est dans l'intention de ne point répondre actuellement au vœu exprimé par la chambre des députés, et qu'aucune proposition tendante à l'abolition de la peine capitale ne sera proposée avant deux ans au corps législatif. La déclaration authentique de ces faits doit paraître incessamment dans les journaux. (Idem.)

— On assure que l'arrivée des Autrichiens dans les états napolitains est ajournée. Il paraît que le prince de Metternich s'est arrêté dans ses projets, et que les troupes autrichiennes ne dépasseront pas les frontières du royaume lombardo-venitien.

13 octobre.

Il a été nommé une commission près du ministre des finances pour la répartition des 30 millions qui sont mis à sa disposition pour secourir le commerce et l'industrie. Cette commission est composée de MM. Mollien, président; Maillard, conseiller d'état; Ganneron, Sanson-Davillier, Cottier.

— On avait annoncé que les ex-ministres seraient transférés le 13 octobre au Luxembourg, et que 2,400 hommes, pris dans les diverses légions de la garde nationale, étaient commandés pour ce service. Le fait est que les ministres sont encore à Vincennes, et qu'il s'écoulera plusieurs jours avant que tout soit en ordre au petit Luxembourg. Les corps de garde et les écuries pour le piquet de garde nationale à cheval, notamment, ne sont pas encore terminés.

Les palissades extérieures sont couvertes de placards dans lesquels on demande la mort de M. de Polignac et de ses collègues, et en nombre d'endroits on a écrit avec la craie : mort aux ministres. Quels que soient les auteurs de ces manifestations, ils sont coupables : il ne faut pas qu'on puisse dire que la cour des pairs a jugé sous des influences extérieures. La population parisienne le sentira sans doute. Elle a pu être blessée d'une fausse démarche de la chambre des députés; mais il a suffi de faire pénétrer la vérité nette aux lieux où on avait voulu envelopper de nuages, pour faire ajourner une proposition insidieuse. La sage résolution d'ajourner toute discussion sur la peine de mort doit apaiser toute effervescence : des menaces ne doivent pas pénétrer aux lieux où siège la justice. (Commerce.)

— La commission de la cour des pairs a continué d'entendre des témoins; il paraît qu'il s'agit de bien déterminer comment la lutte s'est engagée entre le peuple et les soldats dans la journée du 27 juillet.

— On lit dans le Sémaphore de Marseille :

« Le général Bourmont est parti le 4 sur un bâtiment étranger. Où va-t-il? Je ne sais; il est bien malheureux, et je ne puis m'empêcher de le plaindre. Sa conduite en 1815 fut infâme; comme général en chef, je ne lui reconnais aucune capacité; mais lorsque, du faite des honneurs il est précipité aussi bas, il doit inspirer un sentiment de pitié, et chacun au contraire s'empresse de lui lancer le coup de pied de l'âne. On dit qu'il est un voleur! Je suis au contraire bien persuadé qu'il n'a rien emporté; l'état-major, ses domestiques, tout son entourage ont pillé les objets précieux. L'or et l'argent appartenant à la famille du duc. Mais, me direz-vous, que faisait-il? Il dormait, car c'est bien l'être le plus apathique qu'il y ait au monde. Le trésor est resté intact, la clé en a été remise à M. Férino, homme probe, en présence d'une commission chargée de la vérification. Je crois que l'enquête que vient d'ordonner le général Clausel ne produira rien. L'insouciance de Bourmont nous a fait perdre une gratification de trois mois de solde; certes, l'armée en acquiesçant à la France une valeur de 150 millions, méritait bien cela. Nous avons perdu le tiers de nos soldats par le feu et les maladies, triste résultat de nos fautes, et nos chers compatriotes, pour nous récompenser, enveloppent toute l'armée dans le même réseau, nous mettent

au niveau de voleurs de grands chemins. La récompense est généreuse, merci, mille fois merci.

« En prenant possession d'Alger, deux régiments sont entrés pour assurer la tranquillité; tout le reste est demeuré à la belle étoile; on n'a pas dévalisé les habitants, puisque nous n'avons pas mis le pied dans une maison habitée. Bourmont a été prévenu que, s'il allait à Marseille ou à Toulon, il serait infailliblement massacré; je le crois avec de telles imaginations.

Si jamais nous nous présentons, ils voudront aussi fouiller dans nos poches; mais les guenilles de nos valises et nos vêtements en lambeaux suffiront peut-être pour les dissuader. Ce n'est pas dans les richesses qu'il faut chercher la démoralisation de l'armée, mais bien dans l'abandon où on l'a laissée, un peu de relâchement dans la discipline, les travaux pénibles, le défaut de récompenses et l'aversion générale pour un pays que l'on considère comme une terre d'exil, aversion qui cause beaucoup de nostalgies.

## ÉMIGRATION D'ALLEMAGNE AUX ÉTATS-UNIS EN TRAVERSANT LA FRANCE.

Depuis trois ou quatre ans, des émigrants de la Souabe, du Palatinat, du Rhin et même de l'Alsace traversent la France pour se rendre au Havre, où ils s'embarquent pour les États-Unis. Ils vont par troupes de trente à quarante, et ceux qui ont fait voile du seul port du Havre, ont été pour chaque année au nombre de 6 à 8,000. Une de ces caravanes est arrivée en quatorze jours des provinces rhénanes à N....., route de Rouen, faisant ainsi 7 à 8 lieues par jours.

On s'est entretenu avec les chefs et ils ont donné les détails suivants :

« Ceux de notre troupe, ont-ils dit, sont des environs de Prinsens, Bergzabarm Landau, Wissembourg. Un de nous a sa femme et dix enfants avec lui. Des familles de Wurtemberg nous suivent. Les baillis, les seigneurs, les régences ne retiennent les émigrants nulle part. Ils nous donnent des passeports, et nous en avons de même à notre entrée en France. Nous n'éprouvons aucunes difficultés de la part des gendarmes.

« Nous quittons notre pays parce que les contributions en argent y ont doublé depuis qu'il n'est plus français, et parce qu'il n'y a plus de travail. Il est vrai que quand notre pays était français, les droits sur les boissons étaient accablants, et l'on ne peut toujours boire de l'eau. Mais le travail ne manquait pas, et si nous en avions encore comme alors, avec le bon marché du vin, nous serions restés chez nous. Loin de là, il y a misère, puisqu'on ne fait rien, et il n'y a que perte dans les professions qui donnaient autrefois quelque profit; si cela dure, il faudra mourir de faim et consommer les petits capitaux de la famille. En Allemagne cependant le pain et la viande sont moins chers d'un tiers qu'en France; mais qu'importe le moindre prix à celui qui n'a rien du tout!

« Notre troupe a donc, comme les autres, vendu ses cabanes, ses jardins et ses meubles. Elle a acheté deux charettes et deux chevaux. Ils traînent nos ustensiles de voyage et les matelas sur lesquels nous couchons chaque nuit dans les granges. Nous avons tous de quoi payer chacun 10 sous tous les jours pour le gîte où nous sommes reçus; notre nourriture nous coûte à peu près autant; cela fait un franc. Nous pourrions vivre en Allemagne pour environ 10 sous par jour, mais sans avoir d'occupation, et bientôt les 10 sous nous manqueraient.

« La traversée par mer sera de 50 à 70 fr. par tête. Nous aurons encore quelque chose en arrivant à New-York. Nous ne connaissons personne au Havre. Nous savons seulement qu'à notre arrivée, ou dans 15 jours au plus tard, un bâtiment fera voile pour les États-Unis, et les amis qui nous ont précédés nous écrivent que les ouvriers n'y manquent jamais de travail.

« Il y a parmi nous des protestants, des catholiques et des anabaptistes. Nous ne nous querellons jamais, et nous savons que partout où nous irons, nous trouverons des églises où le ciel entendra nos prières.

La morale de ce récit n'est pas qu'il y a, comme quelques-uns le prétendent, un trop plein de population en Allemagne. Le mal vient de ce que, pour payer des dépenses excessives, il faut imposer outre mesure, que les impôts démesurés sont suivis de l'impuissance des contribuables, qui vont chercher du travail et du soulagement ailleurs; c'est la misère qui les éloigne. Que ces états fassent moins de dépenses, et leurs économies tourneront au profit des contribuables. L'émigration s'arrêtera d'elle-même.

## ÉTATS-UNIS.

## NEW-YORK.

Les préparatifs auxquels on se livre depuis plusieurs jours pour célébrer la révolution française de 1830, le 25 novembre, jour anniversaire de l'évacuation de New-York, indiquent que cette cérémonie sera éclatante à la fois et solennelle.

Les autorités civiles, et les corps militaires, les sociétés particulières, les corps de métiers, les citoyens en général se montrent jaloux d'y participer, preuve certaine de l'enthousiasme qu'inspire cet événement prodigieux, et de l'adoption presque universelle des principes qu'il a consacrés.

Les français résidant à New-York, invités à la cérémonie, prendront place dans le cortège et marcheront à la suite de ces couleurs long-temps voilées à leurs yeux, que pendant ses longs jours de deuil, la liberté avait recueillies, pour les reproduire un jour en récompense de l'héroïsme, et du dévouement patriotique. Le drapeau tricolore, après avoir orné le cortège et parcouru la ville, sera déposé par les français entre les mains du général commandant et de son état-major, pour être offert à la 1re division d'artillerie de New-York, en signe d'union et d'amitié, et comme un témoignage de leur gratitude envers les citoyens de New-York.

## ORDRE DU CORTÈGE ET DETAILS DE LA CÉLÉBRATION, LE 25 NOVEMBRE 1830.

Au lever du soleil, un salut sera tiré à la Batterie par le corps des vétérans de l'artillerie.

A huit heures, midi et cinq heures, toutes les cloches seront mises en mouvement.

Les drapeaux américain et tricolore seront déployés dans les lieux publics, et les bâtimens sur la rade hisseront les pavillons de leurs nations respectives.

A huit heures du matin les différentes sociétés se rendront au rendez-vous indiqué à chacune d'elles et devront arriver à 9 heures précises au quartier-général dans Canal-street, la droite appuyée sur Broadway; à dix heures précises le Cortège se mettra en marche comme suit :

## UN ESCADRON DE CAVALERIE.

## LES TROMPETTES.

Le comité directeur, composé originairement de 15 membres, le comité de cinquante, et ceux des membres du comité de 200 qui n'auraient point à occuper d'autres postes.

## UN CORPS DE MUSICIENS.

## LES CHORISTES.

Le Maire et les membres de la municipalité avec leurs décorations.

Le grand shérif et ses députés.

Le gouverneur temporaire et le lieutenant-gouverneur de l'état du New-Jersey.

Les membres du Congrès et de la législature de l'état de New-York.

Les juges de la cour des États-Unis et les juges des cours de l'état avec leurs officiers.

Le marshall de la cour des États-Unis.

La municipalité du village de Brooklyn.

Le président et fonctionnaires du village de Jersey.

La société de Cincinnati, les officiers de la guerre de la révolution et ceux de la dernière guerre.

Les ministres et les consuls étrangers.

La députation d'Albany (chef-lieu de l'état).

La chambre de commerce de New-York.

Le drapeau des États-Unis porté par Henry Glenn, le même qui arbora pour la première fois l'étendard américain à New-York le 25 novembre 1776.

Les Français, précédés du drapeau tricolore, etc.

Le Clergé, sans distinction de sectes.

Les Directeurs de l'Université de New-York.

Les Instituteurs des écoles publiques et particulières.

Les membres du Collège de Médecine et de Chirurgie.

Les membres de la Faculté de Médecine, les Médecins, et les étudiants.

Les officiers de l'armée et de la marine et les soldats de marine des États-Unis.

La Société Militaire d'Albany et des autres États.

Les Officiers de la milice non employés.

Suivront les Sociétés, Corps de Métiers, etc.

Les citoyens faisant partie du cortège se formeront dans Canal-street, la droite sur la rivière du Nord, la gauche appuyée sur Canal-st., s'étendant jusqu'à Broadway. On fera une contremarche à gauche, pour marcher ensuite dans Broadway; de Broadway jusqu'au Park; de là, par Chatam, passant le Bowery jusqu'à Broome, descendant sur Broadway, jusqu'à Fourth-street, et de Fourth-street jusqu'à la place de Washington.

Arrivé sur la place, le cortège entrera par la porte de l'est, (les voitures et les pompes à incendie, placées en dehors) et traversera la place pour se placer autour de l'entourage. Les militaires seront sous les ordres du général.

Lorsque le grand-maréchal, ses aides-de-camp, l'orateur, le lecteur de l'adresse, les président, vice-président, secrétaires de l'assemblée générale, le sous-comité d'ordre, la société de Cincinnati auront pris place sur le théâtre élevé à cet effet, on procédera

## A LA PRIÈRE.

M. Price donnera lecture de l'adresse du Peuple de New-York au Peuple Français.

Un discours sera prononcé par Mr. J. L. Gouverneur.

Les Français présenteront un drapeau tricolore à la première division d'artillerie de New-York.

L'hymne marseillaise sera chantée par le chœur.

Le colonel Murray est nommé officier de service, commandant la place; le capitaine John D. Jackson commandera le poste, sous les ordres du colonel Murray. Si le temps est mauvais et forçait à différer la célébration, le grand Maréchal en donnera connaissance en faisant arborer un drapeau rouge à la municipalité et dans les lieux les plus remarquables.

## AVIS.

Tous les Français, fils et descendants de Français qui ont l'intention de faire partie du Cortège préparé pour la célébration de la Révolution en France, sont invités à se réunir à l'hôtel de Combault, No. 599 Broadway, jeudi au matin, 25 novembre, à 8 heures précises. Avant le départ, les cocardes et décorations tricolores dont le modèle a été adopté à l'as-



Assemblée générale tenue à Tammany-Hall le 17 novembre, seront distribuées gratis aux personnes présentes.

Comité.  
Ls. GAYOT, Jos. DREYFOUS,  
J. A. TARDY, C. DARBEFEUILLE,  
ALLAIN aîné, G. E. TRUSSON,  
J. CHASTELAIN, Ls. LOUTREL.

# ORDRE DE MARCHÉ DES FRANÇAIS LE 25 NOVEMBRE 1830.

## GARDES D'HONNEUR.

### LA MUSIQUE.

### LE COMITÉ DE MUSIQUE.

### LE COMITÉ DE FINANCE.

### LE COMITÉ D'ADRESSE.

### LE DRAPEAU.

LE CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE ET LE CHANCELIER.

## LE CORPS DES FRANÇAIS

MARCHANT SIX DE FRONT.

Par ordre du comité d'arrangement,

Ls. GAYOT, Jos. DREYFOUS,  
J. A. TARDY, C. DARBEFEUILLE,  
ALLAIN aîné, G. E. TRUSSON,  
J. CHASTELAIN, Ls. LOUTREL.

On se réunira à l'hôtel de Combault, No. 599 Broadway, à huit heures précises du matin.

Des patriotes espagnols, obligés de fuir le gouvernement despotique de leur pays, avaient trouvé un refuge sur la terre hospitalière des États-Unis. La nouvelle de la glorieuse révolution de France a fait renaître l'espérance dans le cœur de ces proscrits qui ont préféré la liberté avec la misère à la honte de fléchir devant le despotisme. Une ère nouvelle semble s'ouvrir pour eux ; tout fait croire que les principes qu'ils ont défendus ne tarderont pas à triompher, et que l'Espagne, suivant l'exemple de la France, assurera bientôt son indépendance et son bonheur par des institutions libérales. Déjà quelques uns, grâce au secours généreux de leurs compatriotes et de leurs amis, ont pu s'embarquer sur les derniers paquebots pour le Havre, et vont rejoindre leurs frères pour franchir avec eux les Pyrénées. Quelques autres n'ont pu partir encore, et c'est pour leur en fournir les moyens et répondre à leur honorable impatience que nous annonçons qu'une souscription en leur faveur est ouverte dans nos bureaux. Le produit est destiné à payer leur passage, et nous avons l'espoir que bientôt ils pourront faire voile pour la France et se réunir à leurs compagnons marchant à la conquête de la liberté.

## UN AVIS AUX AMATEURS DE BONNE CHÈRE.

Nous devons avouer que nous sommes d'une nature un peu sensuelle. Tout en rendant justice à la belle simplicité du roastbeef, du cornbeef, et du poisson bouilli, nous nous sommes surpris quelquefois à reporter notre pensée vers le poulet à la Marengo, la coquille de blanc de volaille aux truffes et le sauté de perdreaux au suprême des Verv, des Robert, ou des frères Provençaux. Quelquefois aussi, victimes d'un accident de stage ou de steamboat, il nous est arrivé de ne débarquer à New-York qu'après le diner classique de trois heures, et bien cruel a été notre désappointement en ne trouvant pour toute ressource que la tasse de thé de famille et la modeste tartine de beurre. Aujourd'hui nos plaintes seraient injustes et nos regrets sans motifs. DELMONICO vient d'ouvrir, No. 23 William-street, un Restaurant français, où à toute heure l'appétit le plus vigoureux ou le plus délicat peut trouver à se satisfaire. Un excellent cuisinier arrivé récemment de Paris, et possédant tout le génie, toutes les ressources de la nouvelle école, ne nous laissera plus rien à désirer. Amateurs de bonne chère, voyageurs retardés, passagers débarquant à une heure indue, promeneurs déçus, qui, croyant faire une excursion de deux heures, vous mettez le matin à bord du *Rufus King* pour conduire au paquebot un ami partant pour l'Europe, et qui ne vous retrouvez à terre qu'à huit heures du soir mourant de faim, de froid et d'ennui, ce qui nous est arrivé l'autre jour et ce qui ne nous arrivera plus, rassurez-vous ; à l'avenir vous dinerez, et vous dinerez bien. Peut-être serez-vous arrêtés par l'embarras du choix, car la carte (ce n'est pas une plaisanterie) contient 297 articles, depuis le potage au naturel jusqu'à l'omelette soufflée.

Riley, 29 Chatham-Str. vient de faire paraître la *Marsellaise* arrangée avec variations pour le piano par Mlle. Lafayette, et dédiée à son père.

## SCIENCES NATURELLES.

### TEMPLE ANTE-DILUVIEN.

C'est une grande question que celle de savoir si le monde est beaucoup plus ancien qu'on ne l'a cru pendant long-temps. D'après l'ère des brahmanes, l'âge du monde est calculé à 3,322,885 ans ; d'autres calculs le font remonter encore plus

haut, tandis qu'il en existe qui ne lui donnent que 5,558 ans. Certaines traditions placent un espace immense entre le déluge et la naissance de Jésus-Christ, tandis que selon le texte samaritain, il n'aurait eu lieu que 3044 ans avant Jésus-Christ.

Au surplus notre dessein n'est pas de nous immiscer dans ces débats ; nos yeux sont encore couverts d'un voile obscur, que le tems, de savantes recherches, ou le hasard peut-être feront disparaître un jour. Et qui n'hésiterait à décider une telle question, quand le savant Cuvier, dans son cours d'histoire naturelle, s'appuyant sur des faits et des documents qui paraissent incontestables, cherche à prouver que l'apparition de l'homme sur la terre ne remonte pas au-delà de trois mille ans avant l'ère chrétienne ? Nous ne donnerons donc point notre avis sur un sujet d'une aussi haute importance.

Le déluge, au contraire, n'est plus aujourd'hui un objet de doute pour personne : tout s'accorde de plus en plus pour démontrer la vérité d'une grande catastrophe : tout s'accorde pour prouver que cette catastrophe a détruit des montagnes, éteint des races monstrueuses, transporté leurs débris dans des régions lointaines, en un mot qu'elle a labouré le globe. Reste à savoir si quelques constructions immenses et d'une grande solidité, n'auraient pas pu résister à ce bouleversement général.

Tel est le sujet d'un ouvrage de M. Mazzara, intitulé : *Temple anté-diluvien, dit des Géans*. Il en a découvert les ruines dans l'île de Calypso, aujourd'hui Gozo, près de Malte, durant un voyage qu'il fit en Afrique en 1827.

Quand on a vu les gravures de M. Mazzara qui nous représentent les vastes débris de ce temple, et qu'on en a lu l'explication, une foule d'idées se présentent à l'imagination ; doit-on conserver cette pensée de l'éducation première que ce temple montre tout anéanti par le déluge ? Faut-il croire que ce temple existait avant l'effroyable cataclysme ? Qu'y aurait-il donc d'impossible à ce qu'une construction immense, comme devait l'être ce monument, eût pu résister en partie au séjour des eaux sur la terre ? Nous disons, en partie, car il n'en reste plus que des masses informes et des rochers entassés les uns sur les autres. En quelques endroits néanmoins on trouve des pierres travaillées et placées avec assez de précision pour indiquer l'ouvrage de l'homme.

Au reste, pour donner une idée de l'ouvrage de M. Mazzara, nous allons extraire du texte quelques-unes de ses réflexions : « Pour partir d'une époque non contestée, dit-il, admettons que le monde n'existe que depuis 5,558 ans. Le déluge a eu lieu, selon cette manière de compter, l'an du monde 1656, Noé, à cette époque, possédait déjà assez de connaissances pour construire l'arche qui a dû surager pendant trois cent soixante-quinze jours au milieu du plus vaste océan. Cent cinquante ans après, toutes les familles réunies sont en état d'élever la tour de Babel ; deux cent quarante ans après le déluge fut creusé le lac Mœris, et onze cent quarante-quatre ans après le même événement furent construites les deux grandes pyramides de Memphis. Ces étonnantes productions nous montrent clairement que, si dans cet espace de tems ceux qui vinrent après le déluge purent arriver à de tels résultats, nous n'avons aucun droit de contester aux anté-diluviens des notions suffisantes pour avoir élevé un simple temple. Les premiers hommes ne furent pas étrangers au sentiment d'adoration de la Divinité ; ils lui présentèrent leurs offrandes et lui élevèrent des autels.

« Le séjour des eaux à la surface du globe, pendant trois cent soixante-quinze jours est-il donc suffisant pour avoir détruit tous les ouvrages des hommes ? Non ! Par quels moyens donc notre temple situé au sommet d'une montagne insulaire, pourrait-il avoir été comblé, si ce n'est par une inondation générale ? Les eaux, s'étant retirées, ont déposé, dans l'intérieur de l'édifice, des limons auxquels les murs ont servi de barrière en fermant les issues ; le tems a insensiblement découvert les faces extérieures ; mais la main seule des hommes pouvait en débayer l'intérieur. »

« Ce ne sont donc point les rêves d'une imagination fantastique, et bien moins encore le désir du merveilleux qui ont porté l'auteur à faire monter si haut dans l'histoire du monde l'origine de ce temple. La contemplation des restes des premiers âges, leur comparaison avec les monuments que nous a légués l'antiquité, les traditions de l'histoire, les limites, la nature, la situation et l'aspect du sol qui supporte ces ruines, tout confirme l'idée d'une antiquité primitive, et tout semble nous dire que ce temple a précédé le déluge... »

« Mais par une destinée commune à tout ce qui existe, il semble que ce temple ne se soit montré que pour courir à une ruine complète. Au milieu d'une population ignorante, chaque jour les pierres taillées en sont enlevées pour les moindres besoins, et ses masses informes sont brisées pour servir de barrières qui retiennent les terres sur la pente des rochers.

« L'auteur a donc regardé comme un devoir de faire connaître ces restes précieux au monde savant qui accueille toujours favorablement jusqu'aux moindres découvertes. Heureux, si ces vestiges, dignes d'un si haut intérêt, doivent à ses efforts leur conservation et l'attention des hommes éclairés ! »

## MÉLANGES.

### LES CATACOMBES DE PALERME.

(L'extrait suivant est emprunté au Journal de M. P. E. Botta, jeune voyageur qui a dernièrement visité l'Égypte avec M. le baron Taylor, et qui a séjourné quelque temps en Sicile.)

« Je préfère, avant de quitter Palerme, décrire une de ses singularités les plus étranges : je veux parler des caveaux sépulchraux d'un couvent de capucins, situés à un mille de la ville. Ils sont creusés dans un terrain qui possède la remarquable propriété de dessécher et de conserver, à l'abri de toute corruption les cadavres qu'on y dépose. J'ignore si cette conservation est autre chose qu'une simple dessiccation ; j'ignore même si les corps subissent quelque préparation préalable ; car on fait ici mystère de toutes ces choses, et il n'est guère

possible de considérer ce sujet autrement que sous son point de vue pittoresque. Quoi qu'il en soit, cette propriété n'est point l'appanage exclusif de ce caveau ; le charnier des cordeliers de Toulouse, celui des jacobins de la même ville étaient jadis célèbres par des effets analogues. C'était là que l'on conservait, entre autres, le corps de la belle Paule, et les curieux allaient avec empressement rechercher sur ces restes défigurés quelques traces de cette beauté merveilleuse, aux récits de laquelle nous avons maintenant peine à croire. Ces catacombes l'auraient même emporté, au dire des voyageurs, sur celles de la Sicile ; car on racontait qu'une paroi de leurs murailles avait la propriété de conserver les corps, tandis que la paroi opposée en était privée.

« Les souterrains des capucins de Palerme se divisent en un grand nombre de galeries dans les murs desquelles on a creusé de part et d'autre une infinité de niches, comme si on avait eu d'abord l'intention d'y rassembler des statues ; mais ce sont des monuments bien plus énergiquement expressifs que des statues qu'on y voit rangés en ordre. Ce sont des cadavres. Moines et nobles, religieux et laïques, tous sont là debout, dans le costume qui fut celui de leur état ou de leur condition.

« Chacun d'eux occupe une cellule au fond de laquelle il est accroché par le dos. Qu'on n'aille point, d'après cette description, se figurer une assemblée de momies, semblables à celles dont on fait un commerce si lucratif au Caire, et qu'on nous expédie par cargaison comme le charbon de New-Castle. Ces espèces de gaines raides et comprimées, ensevelies sous des couches épaisses de bandelettes et qui semblent moins appartenir à l'humanité que les coffres dans lesquels elles sont logées, ne peuvent entrer en comparaison avec les corps défunts de Palerme. Ceux-ci ont conservé toute leur liberté : ils agissent, ils gesticulent. Des *cicerone* justifieront même qu'ils ont parfois adressé la parole au touriste stupéfait. Comme, excepté leurs vêtements, aucune enveloppe n'assujettit leur corps, ne contraind leurs membres, ne gêne leurs attitudes, à tous les phénomènes bizarres qui résultent de la plus ou moins grande contractibilité de leurs tissus. Les uns se tiennent droits et raides comme des sentinelles en faction ; d'autres au contraire s'inclinent avec effort, se pelotonnent ou s'accroupissent. Quelques-uns se renversent en arrière, raidissent ou tordent leurs membres, et paraissent en proie à d'horribles tourmens.

« Celui-ci semble un démoniaque en fureur, celui-là une victime attachée au bûcher, tandis que cet autre, affectant une posture et des gestes grotesques, rappelle un de ces bouffons aux membres disloqués que crayonna Callot. Il n'est point de passion violente, d'expression forcée qui n'ait ici sa copie ou plutôt sa caricature. On pourrait se faire un amusement bizarre de prêter à toutes ces contorsions un esprit, une intention, une pensée. Des peintres à idées sombres et terribles, tels que Michel-Ange et le Caravage, ou même nos vieux peintres de *dances de morts*, n'auraient point dédaigné ces précieux sujets d'étude. À leur aspect le Dante aurait inventé de nouvelles tortures pour ses damnés, et l'on devrait recommander ce pèlerinage aux écrivains de l'école frénétique.

« Quelques-uns de ces corps sont là depuis près de trois cents ans, et cependant l'on chercherait en vain un seul squelette ; tous ont conservé leurs muscles et leur peau à peu près intacts ; mais aussi sur tous ces visages contractés, grippés, quelle variété de tons depuis les teints livides et jaunâtres des momies de plusieurs siècles ; on pourrait prendre ces dernières pour ces figures grimaçantes en chène noirci qui décorent les vieilles stalles gothiques. Un vieux moine, à démarche lente, à barbe blanche et à figure vénérable, s'est condamné à habiter par avance ce lieu si propre à inspirer de lugubres pensées. Il y mange, il y dort, il y vit. Doit-on s'étonner, après cela, que son esprit, échauffé par la continuelle contemplation de ces objets terribles, s'égare quelquefois au-delà du monde réel, et se laisse surprendre à des visions étranges et fantastiques ? Ce pauvre moine n'a pour compagnon vivant, dans la solitude de ses longues nuits, qu'un gros chat qui le suit pas à pas, et qui, surtout lorsque ses yeux flamboient dans l'ombre des galeries, n'est pas un des accessoires les moins piquants de ce singulier tableau.

« Les habitants de Palerme visitent journellement cette lugubre demeure, où beaucoup d'entre eux ont l'ambition d'obtenir une place. Ce n'est point, à ce que l'on m'assure, la seule curiosité ou l'intention de rendre de funèbres devoirs à leurs amis, à leurs parents, qui conduit le plus souvent leurs pas. Ils y viennent pour examiner et choisir à l'avance l'endroit qu'ils désirent habiter un jour. Ils calculent froidement les avantages de telle ou telle position, et discutent le mérite de la société voisine ; car il est bien juste que, pour un aussi long voyage, on soit difficile sur le choix de ses compagnons. Lorsque enfin leurs incertitudes sont fixées, ils font creuser leur niche, ils viennent de tems à autre l'essayer, et quelques-uns même, pour mieux faire l'apprentissage de l'éternité, se condamnent à l'habiter pendant quelques heures et à s'y tenir muets et immobiles. Qu'on se figure la surprise d'un étranger non prévenu, qui, parcourant ces galeries qu'une lueur douteuse éclaire, viendrait à rencontrer tout-à-coup deux yeux vivans au fond d'une de ces niches.

« Cette demeure de tristesse a cependant aussi son jour de fête : c'est le jour des morts. En cette solennelle occasion l'obscurité disparaît devant l'éclat des illuminations, et le silence habituel est remplacé par le tumulte d'une foule empressée. On a fait à l'avance la toilette des cadavres ; on les a dépoilés de leurs vêtements surannés pour les revêtir d'une parure nouvelle ; et, pour que rien ne manque à leurs atours, les visiteurs se disputent à qui chargera leurs mains de gros bouquets, à qui parera de fleurs fraîches et odorantes leurs fronts desséchés. Mais, comme on le voit souvent dans nos cimetières de France, ce devoir mélancolique et pieux n'est jamais rempli par des épouses et des mères ; car, par une loi bizarre, nulle femme vivante n'est admise à visiter ce tombeau, et nulle femme morte à l'habiter. »

### MARIAGE IMPROVISÉ.

Dernièrement un gentleman, qui se trouvait au théâtre



d'Haymarket, tomba subitement amoureux d'une jeune personne très-jolie qui était dans la même loge que lui. Déjà l'un et l'autre s'étaient regardés plusieurs fois, lorsque le gentleman écrivit au crayon ces mots à cette jeune fille : *Mademoiselle, votre cœur est-il libre ?* La jeune personne soumit le billet à sa mère, qui l'accompagnait, et avec sa permission elle répondit, aussi au crayon : *Oui, monsieur, mon cœur est libre ; mais pourquoi cette question ?* — Je suis garçon, écrivit de nouveau le gentleman. J'ai mille livres sterling de rentes, et suis propriétaire d'une très-belle maison ; mais tout cela ne fait pas le bonheur, et je sens qu'il me faut une femme douce comme vous paraissiez l'être pour me rendre tout-à-fait heureux. Voulez-vous de moi ? — Je vous promets d'être le plus aimant, le plus indulgent et le plus fidèle des maris. La jeune personne, un peu romanesque comme toutes les Anglaises, fut tellement frappée de tant de franchise et d'une déclaration si piquante, qu'elle en augura bien pour son avenir, et que sa dernière réponse à l'inconnu fut qu'elle acceptait de devenir sa femme, si ses parents consentaient à leur mariage. Quelques jours après, ils étaient unis.

(Furet de Londres.)

## DOUBLE PÉRIL.

Dans les Indes-Orientales se trouvent quantité de forêts épaisses appelées jungles, servant d'asile à toutes sortes d'animaux, la destruction de toute la contrée. Sans cesse, les habitants autour des villes sont exposés aux plus grands dangers, et ne doivent souvent leur salut qu'à leur présence d'esprit. Nous en donnerons un exemple assez récent.

Le major Roberts, lorsqu'il était à Serangapatam, fut témoin du danger que courut dans une pareille circonstance un natif du pays, danger qui venait de le menacer lui-même. Il était allé chasser dans les jungles, non loin de la grande montagne de Ghantz, près la rivière de Cauvery, lorsque son attention fut subitement arrêtée par un bruit sourd qui lui fit craindre l'approche de quelque bête féroce ; et regardant à travers les branches d'un buisson qui était devant lui, il aperçut un pauvre Indien, qui venait de couper du bois, cherchant à atteindre avec toute la vitesse que peut donner à un homme la vue d'une mort certaine, la partie la plus proche d'un roc escarpé. Le malheureux était poursuivi par un serpent d'une taille peu commune. L'Indien, qui venait de se cramponner et de mettre un pied sur la branche d'un palmier, était presque hors d'atteinte, lorsqu'un énorme lion, qui du haut du roc avait pris son élan pour se précipiter sur lui, au moment où il était poursuivi par le serpent, frappa tout à coup ses regards. Dans cette terrible situation, il n'y avait point à réfléchir, il vit que le lion ne pouvait comprimer l'élan qu'il avait pris, et, s'étant effacé contre le mur, l'animal féroce avait passé par dessus lui, se jetant ensuite sur le serpent. Ce fut alors qu'un combat terrible s'engagea entre ces deux animaux, combat qui se termina, selon le major Roberts, par la chute du lion et du serpent dans un précipice peu éloigné. Pendant cette lutte, le pauvre Indien avait eu le tems de s'échapper.

## EPISODE DE JUILLET.

(HISTORIQUE)

## LE PREMIER COUP DE FUSIL.

..... Mais aux âmes bien nées  
La valeur n'attend pas le nombre des années.  
(Le Cid.)

Cré matin, s'écriait-il de tems en tems... Si j'avais tant seulement un fusil ! et il dérangeait d'une main indignée ses blondes boucles de cheveux, frappait du poing sur son siège, révolté dans sa jeune colère de voir des soldats armés massacrer, impassibles, des frères et des amis.

Puis il s'approcha de la fenêtre, et collant ses joues fraîches et satinées contre les vitres que faisait vibrer le feu soutenu des fusillades royales, son œil, vierge encore des atrocités des hommes, contempla, triste et rempli de pleurs, un effroyable carnage ; il vit tout ce que peut la stupidité d'un monarque unie à la corruption honteuse d'une cour.

Maman, dit Jules, oh ! regarde, en voilà que l'on emporte recouverts d'un crêpe funèbre... Ils sont morts peut-être !... Oh, mon Dieu !

Tiens, en voilà d'autres qui tombent blessés, meurtris !... Cré matin, si j'avais un fusil !... Et sa mère arracha à cet horrible spectacle le petit Jules tout bouillant de colère et d'indignation ; mais trompant sa tendre sollicitude, il s'échappa du salon, et montant quatre à quatre l'escalier, il arriva dans une vieille mansarde, friperie habituelle et dépôt d'antiquités de la maison... C'est là qu'il découvrit, dans un coin, un fusil quelque peu corrodé par le tems.

Et le petit Jules le souleva en disant : *Cré matin, j'en ai un fusil !* Il était pesant pour un bras faible et inhabile ; mais que ne peuvent le courage et l'audace, même sur un cœur de 12 ans.

Donc, comme je vous le disais, mon petit Jules souleva la vieille arquebuse, la trouva à sa convenance, et se sauva avec son précieux fardeau, descendant les degrés *pede suspenso*, afin de ne point éveiller les soupçons maternels, si prompts à éclairer...

Et quand mon petit Jules fut dans la rue, il se trouva un peu embarrassé avec sa longue pertuisane, aux ressorts durs et rouillés, et lourde !

Mais un épiciers, dont la boutique était à demi-fermée, se trouva à par bonheur. Jules entra lestement chez lui, en s'écriant de prime abord : *N'ayez pas peur, c'est moi... chargez mon fusil, brave homme, chargez... Cré matin !*

Lors l'épiciers ébahi : Quoi, vous voulez... Chargez, chargez, vite, répartit Jules.

Toujours l'épiciers : Quoi ! à votre âge ! mais ils vont vous tuer... N'entendez-vous pas le canon, les coups de fusil ?... Tenez, écoutez...

Et Jules impatient : *Cré matin ! chargez donc, brave homme... et il trépassait.*

Le voyant ainsi résolu, l'épiciers charge l'arme meurtrière, sans plus mot dire.

Et mon petit Jules, après avoir jeté un regard tendre et furtif sur la fenêtre qu'il venait de quitter, s'élança dans la rue déjà jonchée de cadavres palpitants.

Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il.

Et il vit devant lui un beau régiment de garde royale.

Un officier aux brillantes épaulettes, au glaive nu, à l'air terrible et menaçant, se faisait remarquer ; il commandait le feu avec un révoltant acharnement.

Et Jules dit encore : *Cré matin !*

Puis s'étant glissé inaperçu derrière une barricade, il arma son fusil, appuya le canon sur un des objets formant la barricade, et visa bien et long-tems : le coup partit, et le superbe officier tomba mort, frappé d'une balle dans la figure...

Après, Jules rentra triomphant à la maison, et, en deux mots, raconta comme quoi il avait tué un ennemi de la patrie.

La mère, émue, attendrie, le pressa sur son cœur, et fit graver sur le canon de l'antique mousquet ces simples mots : *Paris, 28 juillet 1830.*

## ANNONCES.

## AVIS.

Musique Nouvelle en l'honneur de la Révolution de France. E. RILEY, No. 29 Chatham-street, vient de mettre en vente, Les 27, 28 et 29 Juillet à Paris : *L'Hymne Marseillais*, dont les chants animent la brave population de Paris pendant ces journées mémorables, avec accompagnements brillants pour le Piano, dédiée au Général Lafayette, par sa fille, Mademoiselle Eugénie Lafayette. 76—4f

Le soussigné, tant pour lui que pour les personnes dont il est le fidei-commissaire ou l'agent, a plus de 200,000 acres de terre dans les comtés de Jefferson et Lewis, dans l'état de New-York, à vendre à des colons. Ces comtés sont ainsi décrits sur les cartes publiées par l'arpenteur-général de l'état. *Jefferson*. La surface de ce comté est ou tout à fait une ou variée d'une manière agréable par les mouvements de terrain. Le sol est généralement riche et d'une qualité supérieure, et donne des récoltes abondantes de tous les produits du climat. La pousse des arbres est très forte et offre une grande variété : érables, hêtres, bouleaux, chênes, noyers, tilleuls, frênes, ormeaux et de gros pins. Il y a sur les ruisseaux et rivières du comté beaucoup de chutes et aucun comté de l'état n'offre plus de pouvoirs hydrauliques. *Lewis*. La vallée de la rivière Black traverse ce comté dans une direction N. O. Les plaines alluviales le long de cette rivière sont considérables et très fertiles. Dans les terres hautes le sol est profond, chaud et productif. Entre la vallée et les limites occidentales du comté est un plateau élevé, quelquefois rude et montagneux, mais généralement offrant une grande proportion de bonnes terres. La plus grande partie du pays au nord et à l'est de cette vallée est sauvage et non peuplée, couverte de forêts d'érables, hêtres, tilleuls, ormeaux, noyers, bouleaux, chênes et sapins. 50,000 acres de ces terres ont été récemment mis en vente à 1 dollar l'acre et le reste se vend de 2 à 6 dollars l'acre. Il y a aussi plusieurs fermes à vendre dont le prix est de 6 à 10 dollars l'acre. Les deux comtés contiennent environ 65,000 habitants. Les parties offertes par le soussigné ne sont point inférieures aux autres et présentent, dans une étendue de 60 milles sur 50, une variété de situations et de sols qui ne peut manquer de satisfaire tous les goûts. Le soussigné juge toutefois convenable de déclarer comme il le constamment fait toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, qu'il n'invite point les Européens à venir sur ces terres à moins qu'ils n'aient devant eux les moyens de subsistance pour une année et pour payer partie du prix d'achat d'un morceau de terre. Plusieurs Européens qui possédaient ces ressources sont établis sur ces terres avec succès et ont invité leurs amis à les venir joindre ; et le soussigné ne voudrait pas dire que le pays ne soit pas capable de les supporter ou même de les enrichir sans qu'ils aient ces moyens : mais il a toujours voulu éviter même la chance la plus éloignée de voir les émigrants déçus dans leurs espérances.

V. LE RAY DE CHAUMONT.  
Le Raysville, Jefferson County, novembre 1830. 76—

A VENDRE chez M. THOISNIER DESPLACES, libraire de Paris et à New-York, Exchange-Place, No. 32. HISTOIRE DE NAPOLEON par M. de Norvins, 4 vol. en 8o avec vignettes, cartes et plans, \$13 ;

Précis du consulat et de l'Empire sous Napoléon, avec les réflexions de Napoléon lui-même. 1 vol. 8 vo. \$2.

Biographie universelle des hommes les plus marquans sous tous les rapports. 52 vol. 8 vo. \$30—broché.

Annuaire historique et universel depuis 1818 jusqu'à 1830. 1 gros vol. 8 vo, de 1,000 pages \$3. Chaque année peut se vendre séparément.

Dictionnaire syriaque de la langue française, par Laveaux. \$3.

Dictionnaire espagnol-français, par Trapani. 2 vol. 8 vo de 1300 pages. 6.50.

Dictionnaire géographique universel d'après Malte-Brun. 2 vol. 8 vo. \$8.

AVIS. — M. JOSEPH COLLET, No. 133 Greenwich-street, a constamment à vendre aux prix les plus modérés en gros et en détail, un assortiment complet de vins de France, d'Espagne, liqueurs de toutes sortes, vieux xéres, (sherry) vins d'Oporto et Madère, eaux-de-vie d'apréuve, genièvre et rhum en bouteilles, dames jeanne ou futs en entrepôt ; Cateau-Margaux, Laffite, St. Julien, Médoc, Hermitage, Côte-Rôtie, haut Barsac, Sauterne, Grave, Malaga, muscat frontignan, Champagne en bouteilles et en paniers, etc.

Jos. Collet s'engage envers le public et ses amis à fournir ces articles dans leur état naturel, tels qu'ils ont été importés, et à plus bas prix qu'on ne pourrait se les procurer ailleurs.

Les frais de transport seront à sa charge. Il prépare pour les voyageurs des provisions, et des fruits dont il garantit la conservation à la mer. Bœuf, veau, cuisses d'oie, volailles, canards, confits, etc tomates, champignons, coings, tablettes de bouillon, etc.

Joseph Collet peut également disposer de quelques appartemens bien meublés, et recevoir en pension chez lui à des prix modérés un petit nombre de personnes respectables.

## AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 52 Hudson-st. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guillou dans leur propre langue. Il se réfère :

à New-York, aux docteurs { Alex. H. Stevens,  
J. W. Francis,  
J. J. Graves,  
à Philadelphie " { R. Laroche  
Thos. Harris  
Samuel Baker } Professeur  
à Baltimore " { R. W. Hall  
V. Potter, etc. } de l'université  
de Maryland

Le docteur Guillou recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

AVIS. — T. CHAGOT a l'honneur de prévenir MM. les Français et le public en général qu'on peut se procurer chez lui les ornemens qui ont été adoptés par le comté d'assemblée pour la grande célébration du 25 de ce mois. Son assortiment de Cocardes, de fleurs, et d'emblèmes TRICOLORES est très considérable et très varié. No. 299 1/2 Broadway, au premier.

Mr. G. F. WEISSE, de Paris, qui a professé dans plusieurs pensions de cette ville et notamment au *High School*, vient d'ouvrir une classe du soir pour l'enseignement de la langue française, au No. 3 Courtlandt street.

Mr. G. F. W. donne aussi des leçons particulières.

Heures des classes, de 6 à 7 et de 7 à 8.  
Les personnes qui désireraient prendre des leçons pourront trouver Mr. W. au No. 3 Courtlandt street, tous les jours, depuis 1 heure jusqu'à 3.

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets.  
Deux Poëles de fuyence à vendre ; un petit tout monté et un grand démonté.

## CLASSIQUES FRANÇAIS.

Le soussigné vient de recevoir et offre à des prix au-dessous de ceux d'Europe, les ouvrages suivants.

Ouvrages de l'abbé, 75 vols 8o, brochés, \$40 ; les mêmes reliés, \$75—Rousseau, 26 vols 8o, reliés, \$26—Racine, 6 vols 8o, brochés, \$6 ; les mêmes reliés, \$9—Molière, 6 vols 8o, reliés, \$9—Bossuet, 21 vols 8o, reliés, \$30—Cours de littérature de Laharpe, 18 vols 8o, reliés, \$24—Le Sage, Gil Blas, 3 vols 8o, reliés, \$5 ; le même broché, \$3 50—Vies des hommes célèbres de Plutarque, traduit par D. Ricard, 16 vols 12o, brochés, \$5.

Tous les ouvrages ci-dessus, le Plutarque excepté, sont d'une édition uniforme, imprimés avec des caractères neufs sur de très beau papier.

Foreign and Classical Bookstore,

CHARLES DE BELL, Director,  
108 Broadway, New-York,  
32 South-sixth-street, Philadelphie.

SYLVESTER, 130 et 311 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEU DI, on fait un tirage de la Loterie de New-York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Novembre 24, extra class, \$20,000, 10,000, prix du billet \$5.  
Décembre 1, do. quatre de \$10,000, 5.  
" 8, do. \$20,000, 10,000, 5.

## FONDERIE EN CARACTERES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.  
Pica..... 36 cents. Small Pica..... 38 cents.  
Long-Primer..... 40 Brevier..... 56  
Bourgeois..... 46 Minion..... 70  
Nonpareil..... 90 Pearl..... \$1 40  
Diamond..... \$2.

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. Hagar et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au D-m-n-d, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

## BUREAU D'AGENCE, à NEW-YORK,

Broad-street, No. 8.

On s'y charge d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer la rentrée de fonds et d'en faire la remise ; de faire les entrées de Douane, pour chargemens et déchargemens de marchandises, bagage, etc. ; de traduire toute espèce de documents et de servir d'interprète ; de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences ; de fournir les renseignements nécessaires pour se faire naturaliser citoyen des Etats-Unis ; et enfin d'exécuter tout ce qui pourra être utile aux personnes qui auront recours, ou qui enverront leurs ordres à M. EUGENE BERGONZIO, directeur de cet établissement, qui donne les garanties nécessaires de son exactitude et loyauté.

Il y a dans le même Bureau, constamment à vendre, différentes quantités de Cigares de la Havane, en lots ou en boîtes de 250.

## AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agens en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent. Les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare ; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenans. Les broderies, les bonnets, les écharpes, les pélerine, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabricques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

## PAQUEBOTS DU HAVRE.

| Lignes. | Navires.        | Capitaines.  | Départ de N.-Y.          |
|---------|-----------------|--------------|--------------------------|
| 1       | Charlemagne.    | Robinson.    | 17 fév. 17 juin 17 oct.  |
| 2       | Havre,....      | Keene.....   | 10 " 10 " 10 "           |
| 3       | Chs. Carroll.   | Clark.....   | 20 " 20 " 20 "           |
| 1       | Ed. Quersell.   | Hawkins....  | 17 mars 17 juil. 17 nov. |
| 2       | Henri IV.....   | J. B. Fell.. | 10 " 10 " 10 "           |
| 3       | France.....     | E. Funk..... | 20 " 20 " 20 "           |
| 1       | Sully.....      | Macy.....    | 17 avril 17 août 17 déc. |
| 2       | François I..... | Skiddy.....  | 10 " 10 " 10 "           |
| 3       | Erie.....       | J. Funk..... | 20 " 20 " 20 "           |
| 1       | Formosa.....    | Orne.....    | 17 mai 17 sept. 17 jan.  |
| 2       | De Rham.....    | Depeyster..  | 10 " 10 " 10 "           |
| 3       | Ed. Bonaffé.    | Hathaway..   | 20 " 20 " 20 "           |

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quessel Painé.

Deuxième ligne, Bonaffé, Boiséard et Cie., agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer ; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston ; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégans et aussi commodément qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

## CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des Etats-Unis* paraît tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des Etats-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des Etats-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

## PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.  
\$15, sans le Journal.  
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cent pour chacune des fois suivantes.